

tradictaires pouvaient-elles s'harmoniser? C'était une terrible angoisse. Ton âme depuis volait au-dessus du gouffre du délire. De Zarathoustra il ne restait qu'un Cri. Tu as abandonné à moitié fait ce poème tragique, et tu t'es efforcé de démontrer scientifiquement que la substance de la vie est la volonté de puissance.

L'Europe se perd, il faut qu'elle se soumette à la discipline austère des chefs. La morale qui règne aujourd'hui est une œuvre d'esclaves; c'est la conjuration ourdie par les faibles contre les forts, par les moutons contre le berger. Les esclaves ont renversé les valeurs avec une rouerie intéressée : le fort est mauvais, le malade et le faible sont bons. Ils ne résistent pas à la souffrance, ils sont philanthropes, chrétiens, socialistes. Le Surhomme seul, qui commence par être dur envers lui-même, peut graver de nouveaux commandements et donner aux masses des buts nouveaux et plus élevés.

Quels sont ces buts, quelle est l'organisation des élus et de la foule, quel est le rôle de la guerre dans cette nouvelle période tragique de l'Europe? Voilà les problèmes qui sont venus troubler tes dernières années de lucidité. Tu ne pouvais pas répondre, ton esprit chancelait. Tu es revenu à tes anciennes chansons dionysiaques, et avec un pressentiment très amer tu as chanté ton chant du cygne :

« Le soleil se couche ; — bientôt tu désaltéreras — ton cœur brûlant. — L'air commence à fraîchir ; — je sens les haleines de bouches inconnues — le grand froid descend !

« L'air est calme et pur ; — cette nuit — ne m'a-t-elle pas jeté un regard oblique — et ensorceleur? — Résiste ferme, ô mon généreux cœur! — Ne demande pas le pourquoi, ô crépuscule de ma vie. — Le soleil se couche! »

Tu avais vu ce qu'il n'est pas permis à l'homme de voir, et tu avais été aveuglé; tu avais dansé plus que l'homme ne peut le faire au bord du précipice, et tu avais été précipité.

Les ténèbres bientôt sont venues dans ton esprit, elles ont duré onze ans, jusqu'à ta mort. Parfois tu prenais un livre dans tes mains et demandais : — N'ai-je pas écrit moi aussi de beaux livres? Et quand on t'a montré un portrait de Wagner, tu as dit : — Cet homme-là, je l'ai beaucoup aimé!

Jamais, même quand j'étais encore enfant et lisais *la Légende Dorée des Saints*, je n'ai vécu la vie d'un saint avec une telle intensité; jamais cri plus déchirant n'a jailli d'une poitrine d'homme. Et quand mon pèlerinage au nouveau Golgotha s'est achevé et que je suis retourné à Paris, je crois que mon cœur, mon cœur plus encore que mon esprit, avait changé. J'avais vécu si fort l'angoisse de ce Grand-Martyr athée, mes anciennes blessures s'étaient si bien rouvertes à suivre ses traces sanglantes, que j'ai eu honte de ma vie lâche et rangée, qui n'osait pas couper tous les ponts derrière elle et entrer, toute seule, dans l'extrême vaillance et l'extrême désespoir. Comment avait agi ce prophète? Et quel était son commandement suprême? Refuser toutes les consolations — dieux, patries, vérités — rester seul et se mettre à créer soi-même, avec sa seule force, un monde qui ne déshonore pas son cœur. Où est le plus grand danger? C'est cela que je veux. Où est le précipice? C'est vers lui que je fais route. Quelle est la joie la plus virile? C'est d'assumer la pleine responsabilité.

Parfois, en me promenant sous les marronniers de Paris, ou sur les berges du fleuve célèbre, je sentais tout-à-coup son ombre à côté de la mienne, et nous marchions côte à côte, jusqu'au coucher du soleil, silencieux. Son souffle était court, haletant, et sentait le soufre; il doit revenir de l'Enfer, pensais-je, et mon souffle aussi devenait haletant. Mais nous ne luttions plus, nous étions réconciliés; il me regardait et j'apercevais, dans la prunelle de ses yeux, mon visage. Mais l'angoisse est contagieuse, il m'avait communiqué toutes ses angoisses; avec lui je m'étais mis à lutter pour concilier les inconciliables, réconcilier l'extrême espérance avec l'extrême désespoir, et ouvrir une porte au delà de la raison et de la certitude.

Un soir, tandis que le soleil se couchait et que nous nous apprêtions à nous séparer, il s'est retourné, lui qui ne parlait jamais, et m'a parlé :

— C'est moi qui suis Dionysos crucifié, m'a-t-il dit, c'est moi et non pas lui! et sa voix était pleine de jalousie, de haine et d'amour.

Quand, le lendemain, j'allais entendre la voix magique de Bergson, mon cœur retrouvait son calme; ses paroles étaient